

Benoît Tadié, *L'Expérience moderniste anglo-américaine (1908-1922)* ; Benoît Tadié (dir.), *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil*

Valérie Sourisseau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/553>

DOI : 10.4000/itineraires.553

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2009

Pagination : 177-180

ISBN : 978-2-296-10115-9

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Valérie Sourisseau, « Benoît Tadié, *L'Expérience moderniste anglo-américaine (1908-1922)* ; Benoît Tadié (dir.), *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil* », *Itinéraires* [En ligne], 2009-3 | 2009, mis en ligne le 26 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.553>



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Benoît Tadié, *L'Expérience moderniste anglo-américaine (1908-1922)*, Paris, Didier Érudition, 1999 ; Benoît Tadié (dir.), *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil*, Paris, Ent'revues, 2006.

Dans *L'Expérience moderniste anglo-américaine (1908-1922)*, Benoît Tadié prend pour objet d'étude un groupe restreint d'auteurs d'expression anglaise dits modernistes : essentiellement T. S. Eliot, T. E. Hulme, James Joyce, Wyndham Lewis, Ezra Pound et William Carlos Williams. Dans son « Introduction », il inscrit sa démarche critique dans la voie ouverte par Hugh Kenner : se démarquant de deux tendances actuelles des études sur le modernisme – celle de la spécialisation extrême sur un aspect d'une œuvre, et celle des « *cultural studies* » qui considèrent au contraire de très vastes ensembles –, il entend examiner un nombre limité d'auteurs constituant un « groupe » bien identifiable.

Ce principe de l'étude collective trouve sa justification, selon Benoît Tadié, dans la notion même d'art moderniste, qu'il distingue de l'art moderne : si les deux ont en commun la création de formes nouvelles, l'art « moderniste » se distingue par son caractère revendicatif. Il s'agit en effet d'un projet ; or ce projet apparaît presque nécessairement comme collectif. C'est une pratique de groupe. Aussi les œuvres et les auteurs que Benoît Tadié se propose d'étudier n'ont-ils pas été sélectionnés selon leur degré de « canonicité » dans l'histoire littéraire, mais plutôt pour le rôle qu'ils ont pu jouer dans ce projet collectif. Il s'agit en effet de remettre les uns et les autres « en situation » dans leur époque : les œuvres dans le contexte souvent oublié de la publication en revue ; les auteurs dans le contexte d'une expérience créative commune, d'un milieu littéraire bouillonnant.

Le corpus de Benoît Tadié comprend donc les auteurs qui ont participé au foisonnement des « petites revues » à partir de 1908 (date retenue comme point de repère), et ont ainsi contribué à créer le modernisme littéraire anglo-saxon.

Le deuxième ouvrage, *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil*, recueil d'articles sous la direction de Benoît Tadié, reprend et développe ce même point de vue : pour appréhender ce qu'a réellement été le modernisme (par opposition à ce que l'histoire littéraire en a fait), il faut lui restituer sa dimension d'expérience collective issue d'une « communauté du médium et des pratiques » (Raymond Williams). Or le « médium » privilégié du modernisme, c'est la petite revue, publication éphémère à tirage très limité, mais émanant d'un vaste et solide réseau d'auteurs. Les différents articles présentés dans cet ouvrage s'attachent donc à mettre en lumière les multiples facettes de ces revues et de leurs auteurs, afin de parvenir à une meilleure connaissance du modernisme anglo-saxon, et d'éclairer notamment le mouvement de va-et-vient qui le caractérise : entre avant-gardisme et néo-académisme, entre ouverture à l'international et repli local, entre « lieu d'échange » et « lieu d'exil ».

Les deux ouvrages se complètent donc parfaitement : le premier, au moyen d'une analyse extrêmement riche et fouillée, conduit à une redéfinition du modernisme comme mouvement collectif issu d'une « situation » bien particu-

lière ; le deuxième approfondit notre connaissance de cette situation en explorant la réalité qui la révèle le mieux, celle des petites revues.

L'Expérience moderniste anglo-américaine (1908-1922) se structure en trois parties. La première détaille l'élaboration littéraire du modernisme comme mouvement d'« échanges » et de « revendication » : la « petite revue », marginale dans le contexte culturel du début du xx^e siècle, constitue la « véritable arène » de ce mouvement. Pluridisciplinaire, souvent transnationale, expérimentale, elle réunit des auteurs mécontents de l'art et de la littérature tels qu'ils existent en Angleterre et aux États-Unis à l'époque, et leur permet de former des groupes aspirant à innover. La culture étrangère, contemporaine et passée, comme les disciplines non littéraires fournissent à ces auteurs des matériaux nouveaux propres à bouleverser les conceptions littéraires en place ; il s'agit pour eux de « travailler les formes anglo-américaines *via* un détour par d'autres exemples. » Les modernistes toutefois ne se contentent pas d'emprunter (ils ne copient pas les surréalistes français, par exemple) ; ils élaborent une méthode originale, informant à la fois leur théorie et leur pratique. C'est notamment l'accent mis sur le fragment, la sélection (le « détail lumineux » de Pound), le « point de vue » nécessairement polyphonique, le plurilinguisme, la fausse traduction ou le faux original, et plus généralement le jeu sur les différentes *personae* du poète. Toute expérience de ce type en vient ainsi à constituer un manifeste et une revendication contre le « victorianisme » honni (notion d'ailleurs largement construite par les modernistes eux-mêmes, qui avaient besoin, pour la cohésion de leur « groupe », d'un adversaire puissant).

La deuxième partie du livre, « Des auteurs sans autorité », analyse les implications de ces activités de groupe – la contestation moderniste (refus des autorités existantes) et ses stratégies (marginalité, hérésie) – en analysant la position idéologique des petites revues. Les modernistes font profession de combattre toutes les institutions dominantes : leur objectif est moins de soutenir une cause quelconque que de saper le système en place. Mais ils dépendent aussi de ce système puisqu'ils ne se définissent (et ne peuvent être vraiment compris) que contre l'orthodoxie. Benoît Tadié place ainsi le mode de pensée moderniste « sous le double signe de la *dépendance* et de l'*hérésie* » par rapport aux normes à la fois sociales et textuelles. Cette idéologie, qui est aussi une méthode de connaissance pour les auteurs modernistes, permet d'éclairer certaines de leurs pratiques : la volonté de démythification, la tentation (notamment à l'époque de l'imagisme) du minimalisme, et surtout l'écriture parodique, le détournement des stéréotypes et des situations-types de la littérature. « En même temps qu'ils transforment la littérature, les textes modernistes imposent donc de repenser la notion d'interprétation », déclare Benoît Tadié : et c'est bien à un vaste exercice d'interprétation qu'il se livre dans la dernière partie.

Cette troisième partie étudie en effet, en s'appuyant notamment sur des analyses de textes très précises, « les incertitudes du langage » que le modernisme contribue à mettre en évidence. Chez les auteurs de ce mouvement, la parole apparaît « déçue » : déçue de son autorité notamment, puisqu'il n'y a plus de « je » qui tienne face aux autres, plus de personnage sensé faisant la médiation

entre les *personae* de l'auteur et le lecteur. Les « prophètes » du modernisme sont nécessairement faux ou malheureux, otages inévitables de l'opposition entre « savoir et pouvoir », détenteurs d'un langage poétique privé de son « efficace ». D'où une oscillation entre parodie et nostalgie selon les cas. L'Histoire, parce qu'elle n'est saisissable que sous forme de récit, subit chez les modernistes la même dégradation que la parole : le thème de la décadence est ainsi très présent chez eux, avec son corollaire, le mythe de l'origine et du paradis perdu. Benoît Tadié propose à cet égard une intéressante remise en question de l'anti-impérialisme moderniste : c'est, dit-il, l'« univers de discours » (la théorie impérialiste) qu'ils dénoncent plus que la « situation de fait » (c'est-à-dire l'Empire britannique lui-même, dont le bien-fondé ne fait pas de doute pour eux). Face à l'éclatement généralisé, les auteurs modernistes exploitent et exposent ce qui reste : la dissolution du sujet dans une langue fragmentée en dialectes, décalée, dérégulée, ou au contraire dans une absence mise en scène (celle des exemples glorieux de la tradition). Il est notable que les problématiques qu'ils mettent ainsi au jour en viennent à recouper celles de la science linguistique émergente à la même époque ; mais la littérature moderniste, comme d'habitude, dévoile surtout l'envers du « discours normatif » de la linguistique. Car dans les textes modernistes, la prolifération des possibles dans les mots « semble nier l'arbitraire du signe » ; et le langage apparaît « d'autant plus vivant que la détermination du sujet est faible ».

Faisant en quelque sorte suite à cette étude remarquable, les articles du recueil *Revue modernistes anglo-américaines* continuent l'exploration du modernisme à la lumière des petites revues qui lui ont permis de se construire et de se développer. Une première partie, « Typologie des revues modernistes », constitue une sorte de présentation générale. Dans son article, Benoît Tadié s'attache à réévaluer les phases chronologiques du modernisme : plutôt que d'opter comme le veut l'histoire officielle pour un « haut modernisme » jusqu'en 1922, suivi d'un « modernisme tardif » jusqu'aux années 1930, il constate, à la lecture des revues de l'époque, qu'une rupture se produit vers 1915. Il souligne ainsi l'influence de la Première Guerre mondiale sur l'élaboration du mouvement, et propose de réinterpréter par exemple *The Waste Land* dans ce sens-là. L'importance de l'année 1922 n'est toutefois pas discutable, comme le montre Céline Mansanti en étudiant, à travers l'évolution des revues, l'académisation du mouvement à partir de cette date. Jean-Michel Rabaté met en pratique les réflexions de Benoît Tadié et propose une relecture de trois textes à la lumière du contexte de leur publication en revue : un poème de Pound, un essai d'Eliot et le dernier roman de Joyce.

Quatre autres parties se penchent sur des aspects plus spécifiques de l'univers de la petite revue moderniste : par exemple les « exils et utopies » divers qui ont marqué les multiples créations et disparitions de revues (l'utopie américaine de la revue internationale *Broom*, qui n'aboutit pas vraiment ; l'échec, à Paris, de Pound, à Londres de Lewis et de sa revue *Tyro*, pour développer le modernisme, ce qui les a conduits à se replier dans l'isolement). Ou bien l'ancrage des revues dans la société de leur temps (à travers *The Freewoman*, *The New Freewoman* et *The Egoist*, Peter Brooker étudie par exemple leur rapport au féminisme), et notamment

la question des rapports entre le groupe et l'individu au sein de la petite revue (d'une manière générale, et à travers l'exemple de *Coterie*). Un aspect particulièrement important de la revue moderniste est son goût pour les dialogues entre pays et entre disciplines : deux articles portent ainsi sur deux « passeurs » de culture essentiels dans l'univers moderniste, Philippe Soupault et T. S. Eliot, qui chacun de son côté s'efforce de créer un pont entre Europe et Amérique ; un autre montre à quel point le monde de la science a pu influencer les créations littéraires modernistes. Enfin, le rôle crucial de l'art et de l'image dans l'élaboration du modernisme donne lieu à quatre articles portant sur divers aspects de la question : l'art abstrait dans la revue *Plastique*, le rôle de *BLAST* et de Jacob Epstein, l'importance de la photographie à travers le *Camera Works* de Stieglitz, l'évolution de l'avant-garde parisienne telle qu'on la perçoit dans la petite revue française *L'Élan*.

Valérie Sourisseau
Université Paris 13 – CENEL

Dilip Parameshwar Gaonkar (dir.), *Alternative Modernities*, Durham et Londres, Duke University Press, 2001.

D'abord publié en tant que numéro de la revue *Public Culture* cofondée par Arjun Appadurai, *Alternative Modernities* rassemble des études d'une grande diversité disciplinaire, sous la direction de Dilip Parameshwar Gaonkar. C'est ce dernier qui, dans un article ayant presque valeur de manifeste, tente de faire exister ces textes ensemble autour d'un projet commun, celui d'illustrer l'existence de « modernités alternatives ». S'opposant à une vision monolithique de la modernité, ce concept vise à nous doter d'outils intellectuels pour penser la diversité des incarnations du moderne dans des sites excentrés par rapport au noyau occidental. Parler de modernités alternatives revient dès lors à reconnaître que la modernité est partout et que, née dans un contexte sociohistorique précis, elle s'est peu à peu étendue au monde entier sans pour autant résulter en son uniformisation.

Gaonkar débute sa réflexion par un retour sur la modernité occidentale elle-même, dont il met en valeur le récit dominant. Ce récit se fonde sur une distinction entre la modernisation sociétale, cette transformation sociale et cognitive du monde qui correspond à l'émergence de l'ordre bourgeois, et la modernité culturelle qui s'y oppose, rejetant le conformisme bourgeois au profit d'une valorisation du sujet, des expériences authentiques et de l'expression spontanée. Pratiquement tous les récits de la modernité occidentale ont pris pour point de départ un tel dilemme, qui recouvre une division entre des aspects jugés positifs et d'autres vus comme négatifs. Ce récit d'une modernité à deux faces ne peut être adopté pour évoquer d'autres théâtres de la modernité. La perspective des modernités alternatives invite ainsi à une renarration du moderne : l'idée notamment selon laquelle la modernisation sociétale mènerait inéluctablement vers un certain mode d'organisation quel que soit le site affecté est fautive, tout comme celle qui